

Les armes à la main

André Major

Volume 5, Number 2 (26), March–April 1963

Jeune littérature... Jeune révolution

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/30200ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)

1923-0915 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Major, A. (1963). Les armes à la main. *Liberté*, 5(2), 83–91.

ANDRÉ MAJOR

Les armes à la main

On demande parfois à la jeune génération de se définir, de définir ses préoccupations, sa façon de penser, sa façon de vivre. Sachant à qui ils s'adressent, les jeunes sont d'habitude très réservés, excessivement polis; ils tombent facilement dans le piège du dialogue. Quant à nous nous prétendons ne céder à aucune censure, à aucune peur, notre attitude sera celle de la franchise et de la passion. Il faut dire que la revue LIBERTE nous facilite la tâche: elle est sans doute la seule revue qui puisse accepter des opinions nettes, même lorsqu'elles risquent de déplaire à un groupe qui tire sa vanité de son nombre. J'ai donc dit librement ce qu'un certain groupe de la jeune génération pense. Ce groupe, bien entendu, n'est représentatif que d'un secteur déterminé de la jeunesse québécoise.

Je parlerai donc librement et passionnément de ce que nous voulons, de ce que nous allons faire.

Mes propos, je le répète, n'engagent qu'un groupe précis; je ne parle au nom d'aucun mouvement particulier, bien que mes idées puissent rejoindre celles de quelques mouvements (RIN, MLF). Ces propos manquent d'unité, ils ne sont que le schéma d'un plus long travail que je dois entreprendre.

I

"Il n'existe que deux espèces humaines qui n'ont que la haine pour lien. Celle qui écrase et celle qui ne consent pas à être écrasée." (Paul Nizan)

On nous reproche souvent de parler et d'agir avec passion. Ce reproche nous flatte puisqu'il s'agit pour nous d'une saine et essentielle passion: celle de la libération des hommes. Nous n'acceptons pas une vision impuissante du monde, qui en réalité masque une complicité avec les oppresseurs. L'idéologie du compromis, de la bonne entente, de la résignation, de la vie intérieure, contribue à assurer le maintien de l'Ordre établi. Que cette idéologie soit prêchée par des chrétiens, cela ne nous émeut pas. Nous avons appris un autre langage, celui de la *haine*. Et nous ne répudions pas la haine qui est l'amour de la liberté. Les autres générations, malgré les artificielles libérations qu'ils ont prétendu effectuer, nous ont enseigné à nous résigner à l'état de choses, à ne critiquer de l'*existant* que ses formes bâtardes. Notre révolte sera donc une critique radicale de notre société et de ceux qui ont cru travailler à son progrès. Ces générations n'ont que rendu plus subtiles les aliénations qui nous sont propres. Je pense à "Cité Libre" par exemple...

La haine que nous vouons à ceux qui oppriment notre peuple, nous l'avions d'abord dirigée contre nous-même. Nous haïssions en nous ce qui était aliéné, ce qui était le produit de notre aliénation collective. Puis nous avons compris que les contradictions intérieures ne sont que le reflet des contradictions sociales. Ayant compris que les causes de notre mal venaient de l'extérieur, c'est contre ceux qui détiennent les pouvoirs réels de notre société que nous nous sommes tournés. Voilà ce qui nous a amené au marxisme. Le marxisme nous a fourni une méthode de compréhension de la réalité humaine, une vision du monde plus exacte, plus rigoureuse. Philosophie du *dépassement réel* des aliénations, il engage l'homme dans une action quotidienne et pratique. C'est le seul humanisme qu'il nous soit possible d'accepter. De ce point de vue, nous différons, dans notre démarche fondamentale, des générations qui nous ont précédés. Nous ne voulons plus des concessions faites au Capital, des ententes cordiales conclues avec les

opresseurs, des dialogues, de toute forme de conciliation. C'est que nous avons pris parti. Et prendre parti, ce n'est pas seulement affirmer sa solidarité avec un groupe d'hommes, c'est aussi combattre avec et pour ce groupe. La haine trouve ici sa place.

Une lucidité et un amour ne vont pas sans révolte, sans haine de tout ce qui nie cette lucidité, cet amour.

Choisir de lutter pour son peuple, c'est du même coup choisir de haïr ses ennemis et de les combattre. Cela est logique. Mais il faut le dire haut et le vivre.

La haine n'est pas mauvaise qui inaugure la libération de l'homme. Nous ne concevons pas d'amour qui n'ait, en son cœur même, une haine tenace de tout ce qui brime l'homme et le dégrade. C'est par amour des hommes que nous haïssons la classe qui fait d'eux une marchandise parmi les marchandises, un rouage négligeable parmi les rouages; c'est aussi par amour que nous haïssons cette classe qui vit de la sueur des hommes et qui les méprise. Nous refusons les privilèges de cette classe à laquelle plusieurs d'entre nous appartiennent. Nous les refusons d'autant plus violemment qu'ils sont les seules raisons d'être de l'oppression. Les malheurs des hommes ne sont pas les fruits du hasard: ils sont les produits des rapports sociaux.

II

Nous ne voulons pas écrire au bénéfice de la classe exploitante; nous voulons que nos écrits servent notre peuple, qu'ils lui soient des moyens de libération. La culture bourgeoise nous enseigne les plaisirs et les vices de l'Esprit et de la Pensée: c'est qu'elle s'est détournée des drames réels, de la situation honteuse des exploités. En ce sens, elle est une culture réactionnaire. De plus, notre culture (celle de la classe possédante) souffre d'une autre aliénation: celle du colonialisme. Culture de la bourgeoisie, elle est aussi culture vide, sans lien avec les structures d'un Etat indépendant — elle est l'expression d'une bourgeoisie colonisée. Ottawa, puissance colonialiste, favorise l'expression artistique de la nation qu'elle domine parce qu'elle est isolée de la globalité culturelle. Cet appui à l'expression artistique donne l'illusion que la culture québécoise s'épanouit librement. Cette réduction de la culture à l'expression artistique aurait pour effet d'empêcher la culture d'agir sur la vie quotidienne. Ainsi réduite à l'im-

puissance, nous avons affaire à une culture désamorcée qui s'élabore hors de la réalité quotidienne. C'est le propre d'une culture colonisée.

Le travail de l'intellectuel de gauche est de dénoncer cette aliénation culturelle, de dénoncer le mythe qui veut que le biculturalisme soit le comble du génie humain, de montrer qu'il n'existe pas de liberté de la culture sans liberté publique.

M. Hubert Aquin, dans *La fatigue culturelle du Canada français*, a fort bien montré ce processus de réduction culturelle. Je ne m'y attarderai pas.

Nous n'avons pas de la littérature une conception fétichiste. Nous ne croyons pas au pouvoir magique des mots. Certes la littérature est une forme de désaliénation, un premier élan pour saisir le sens du réel, mais elle ne résout rien à elle seule. Cela implique, de ce point de vue, la nécessité de l'action politique.

III

Nous n'acceptons pas l'agnosticisme (au sens philosophique du terme), attitude de celui qui n'est ni pour ni contre l'oppression, qui attend quelque Grâce. La morale de l'agnostique est une morale de l'échec, de la démission. Cette tendance s'accroît là où les contradictions sociales semblent n'être pas en voie de se résoudre. Le cynisme de l'agnostique l'assure qu'il a raison contre toutes les morales.

Nous avons passé par là. Cette transition était nécessaire : elle fut un moment de notre désaliénation. Elle fut aussi l'occasion d'une purge, d'une réflexion, d'un cheminement débouchant sur une pensée cohérente.

IV

Le dialogue ou les illusions perdues

Quand une crise idéologique survient, quand un mouvement se dessine qui risque d'ébranler l'Ordre établi, les idéologues du Pouvoir décident d'engager ce qu'ils appellent le dialogue afin d'endiguer la montée révolutionnaire. Habituellement ceux qui assument cette montée révolutionnaire acceptent le dialogue,

croyant qu'il peut être un élément de progrès. Ils ont tôt fait de découvrir qu'il s'agit d'un moyen très tactique de briser le mouvement révolutionnaire. Pendant qu'on "dialogue", c'est-à-dire dire pendant que les représentants du Pouvoir essaient de convertir leurs adversaires, la Réaction organise sa défense. Discuter avec les émissaires du Pouvoir, c'est retarder le mouvement révolutionnaire, c'est compromettre dangereusement son progrès. Ce fait est universel. Observons ce qui se passe ici.

Les jeunes commencent à parler, à s'organiser, à créer des cadres pour agir. Les vieux chiens de garde s'inquiètent: les enfants n'ont pas retenu les bonnes leçons qu'on leur avait données. On avise: le mal est passager, croit-on; il s'agit simplement de ramener les enfants à la raison — aux raisons du silence. Alors on fait des enquêtes, des interviews: que pensez-vous de ceci, de cela? Mais le malheur, c'est que les enfants ont des idées et des positions très fermes et très dangereuses. MM. Pelletier et Trudeau s'alarment, essaient de convertir cette jeunesse qui s'égaré, qui quitte la bonne voie. A cette jeunesse révolutionnaire ils disent: "Attention, vous allez à droite, vous détruisez notre travail". Mais la jeunesse ne les écoute pas, occupée qu'elle est à préparer un avenir qui ne soit pas sa dérision. Ces vieux messieurs nous ont annoncé, l'été dernier, la mort du séparatisme. C'était drôle. Ils croient encore que les mots tuent!

Or, il apparaît évident qu'une révolution ici n'est possible que véhiculée par un nationalisme qui est la forme même du socialisme que nous voulons instaurer. C'est notre situation de colonisés qui nous oblige à mener le combat sur deux fronts.

Ça, Cité Libre ne l'a pas compris. Et ce sera sa mort. Ou à tout le moins son échec.

Après nous avoir enseigné une certaine liberté, Cité Libre voudrait nous faire accepter la domination du capitalisme anglo-américain. Il est vrai que les chrétiens ne croient pas à la lutte des classes... Et même quand ils y croient, ils n'en tirent pas toutes les conséquences pratiques.

L'ancienne gauche ne s'est pas rendu compte qu'il existait, comme le soulignait Guy Pouliot au congrès du RIN, un "*lien indissoluble entre le chômage, le capitalisme anglo-américain et la constitution canadien.*" *D'un point de vue marxiste, il est impossible de penser à la libération du prolétariat québécois sans voir la nécessité d'une libération nationale, étant donné que ce*

prolétariat appartient à un groupe linguistique dominé, à une nation dominée.

Sa libération s'effectuera sur deux plans mais dans un même temps: en tant que prolétaire exploité par des capitalistes, et en tant que prolétaire appartenant à une nation dominée par une nation étrangère, par un capitalisme étranger.

Notre lutte, doublement motivée, vise donc une *double* libération. Nous lutterons contre les cadres colonialistes canadiens qui figent notre nation, comme nous lutterons contre le capitalisme inhérent à ces cadres et contre le capitalisme québécois si jamais il se développe parallèlement au capitalisme étranger.

Ce que je viens de dire, Lénine en a formulé le principe dans ses *Notes critiques sur la question nationale*. Mais les socialistes québécois, genre NPD, imitant en cela les socialistes du Canada anglais, ne lisent pas Lénine; leur socialisme, c'est de la social-démocratie. Quant à Cité Libre, nous avons cessé d'en attendre ne fût-ce que l'ombre d'une pensée révolutionnaire. Derrière la théorie du biculturalisme que défend cette revue, il y a la justification de l'idéologie officielle, la complicité avec le statu quo. Cité Libre continuera à dénoncer les ligues du Sacré-Coeur et autres manifestations folkloriques. Pendant qu'ailleurs des terroristes entreront en action... Et M. Pelletier aura beau insinuer que ces terroristes sont des hommes de droite, nous saurons qu'il n'en est rien, que c'est tout le contraire.

V

Quand Pierre Vadeboncoeur écrit: "toutes les révolutions, depuis je ne sais combien de siècles, ont été faites et menées par des incroyants", cela ne nous surprend pas. Le croyant se sait obligé; il se retient toujours de tirer toutes les conséquences d'une pensée véritablement révolutionnaire. Sa critique de l'Ordre peut être réformiste, elle ne sera jamais révolutionnaire. Sa morale subordonne l'intérêt social concret à l'intérêt spirituel. Cette hiérarchie des valeurs fonde chez le croyant une problématique différente de celle de l'incroyant. La vie humaine lui apparaissant transitoire, le croyant ne peut accepter les transformations radicales, les moyens radicaux d'arriver à ces transformations, bref il refuse une conception du monde où l'homme, et l'homme seul, prend toute la place. Il relativise la vie matérielle,

alors qu'il érige en absolu la croyance en un Dieu — produit spirituel des rapports sociaux. Son allégeance religieuse lui dicte une "politesse" d'action que ne connaissent pas les révolutionnaires. Liée à l'aliénation en général, l'aliénation religieuse ne donne pas à celui qui en est victime une vision exacte de la réalité humaine. C'est ce qui lui donne si mauvaise conscience face à la révolution. Or, dans notre lutte, nous ne saurions privilégier aucun aspect de l'aliénation collective, cet aspect fût-il celui de la religion. Une critique radicale de l'aliénation ne va pas sans une critique radicale du phénomène religieux, comme le disait Marx. Il n'y a pas de libération de l'homme sans une désaliénation religieuse: tout comme la pensée et l'art bourgeois, la religion est un phénomène d'un temps socialement déterminé et ne s'explique qu'à partir du processus historique qui l'a engendré et développé. *Privilégier le phénomène religieux, c'est sauvegarder un aspect de l'oppression, maintenir une forme d'aliénation.*

Pour nous, il n'y a aucun salut, ni céleste, ni terrestre. Il y a seulement la volonté d'établir dans le monde des hommes une certaine justice permettant à l'homme de s'humaniser le plus possible, de s'élever vers une plus haute conscience de sa réalité, de sa puissance et de ses limites. Cela seul justifie l'action que nous entreprenons.

Nous ne nous engageons pas seulement dans la révision de notre passé, dans la critique du temps présent; nous préparons cet avenir qui mobilise toutes nos énergies, nous traçons des formes pour une vie nouvelle, nous proposons une vision de l'homme et du monde qui nous semble à la mesure de notre liberté.

A une morale qui justifie (parce qu'elle en est le produit) un système de rapports sociaux fondé sur l'oppression, à une culture qui masque la réalité de ce système et perpétue les aliénations qui lui sont liées, à une pensée et à une politique créatrices de valeurs individualistes dégradées ne visant qu'à maintenir les hommes dans l'ignorance de leur oppression et de leurs véritables malheurs, nous opposons une morale, une culture, une praxis nouvelles, élaborées et enrichies quotidiennement dans la lutte de libération.

VI

Les malheurs des hommes n'arrivent pas par hasard: ils s'expliquent, ils ont des causes, et c'est elles qu'il faut dénoncer et

détruire. Nous ne pouvons pas sourire à la vie qui nous est faite. L'optimisme, dans le cadre de l'oppression, est une denrée chrétienne dont nous ne pouvons pas nous satisfaire. Pas de mystique, ne nous dites pas que c'est chaque homme qui fait sa vie, seul. Chacun, certes, peut changer sa vie en changeant la vie de la communauté, mais cela implique au départ une action commune, conçue d'une façon précise afin d'obtenir un résultat tout aussi précis. Cela implique une pensée et une action politiques très rigoureuses.

Certes il n'est pas obligatoire de lutter: nous pouvons nous saouler, nous amuser (c'est de notre âge, n'est-ce pas?), forniquer, faire des grimaces à ce monde où nous sommes mal à l'aise. Nous pouvons fuir la scène où se déroule le drame, mais le drame n'en sera pas moins cruellement présent en nous. Et nous n'allons pas demander à Dieu ou à l'Art de nous délivrer de notre révolte. Ce serait illusoire parce que nous ne prenons pas au sérieux de telles solutions. Les problèmes qui nous occupent sont ceux des hommes quotidiens, des hommes engagés dans une histoire qu'ils sont condamnés à subir. Dans une perspective révolutionnaire, les problèmes de l'Homo Faber fondent la problématique de l'Homo Sapiens.

Notre tâche concrète sera de poursuivre la lutte déjà amorcée en 1837 par les rebelles. Lutte maintes fois abandonnée et reprise. Il s'agit de la porter à terme.

VII

J'ai assez donné de raisons de lutter, d'explications. Je ne tiens plus à justifier le choix que j'ai fait; il en est de même pour mes camarades. C'est que, engagés dans une action précise, nous ne voulons plus nous "expliquer", comme nous le demandent ceux qui n'ont pas compris qu'il se préparait ici une révolution où ils n'ont pas leur place.

En terminant, je me bornerai à citer deux textes primordiaux qui permettront de mieux orienter l'action que nous avons déjà entreprise.

A — (Le texte qui suit a été extrait de la documentation du RIN) :

"Le gouvernement est dans une impasse dont il ne peut se sortir: lié, d'une part, par l'intérêt à la haute finance anglo-

saxonne, il doit aspirer à la continuation de l'abominable confédération, il doit s'activer à la défense du capital anglo-saxon contre l'intérêt du peuple québécois. Lié, d'autre part, par ses origines, à la démocratie, au peuple de qui il attend la réélection, il doit sans cesse mentir, louvoyer, donner d'une main et reprendre de l'autre."

B — (Ce texte de Pierre Vadeboncoeur a été extrait du "Rapport préliminaire du Comité de la constitution" du NPD) :

"Le nationalisme contient en puissance le socialisme, car le francophone du Québec, qui est un prolétaire de l'Histoire (ce qui le rend patriote) est tout autant un prolétaire économique. La libération ne se conçoit pas sans une reconquête économique complète. Le nationalisme québécois deviendra explicitement socialiste ou bien gardera son impuissance, ce dont ne s'accommodera pas longtemps l'opinion des patriotes. Il y a donc une convergence naturelle entre nationalisme et socialisme. En poser la nécessité devant l'opinion, en dégager clairement le principe, en manifester avec force la rectitude doctrinale, accentuerait cette convergence. Le socialisme ouvrirait au nationalisme une vaste et nouvelle carrière, et le nationalisme, par un effet réciproque, ferait la fortune du socialisme. Cette combinaison, riche de possibilités de toutes sortes, est la formule du succès sur tous les plans qui nous importent et qui importent d'ailleurs, sans qu'il sache encore le distinguer, au reste du Canada. Mais il est clair que travailler au socialisme en marge du nationalisme et même, aux yeux de l'opinion publique, y travailler dans une situation où l'on passerait pour mettre en danger les buts de ce dernier, compromettrait irrémédiablement cette rencontre. Le mélange détonnant ne se ferait pas. Nous avons peu de latitude en réalité: passer à côté du nationalisme, c'est passer à la fois à côté du nationalisme et du socialisme. Or, le nationalisme ne peut, par sa nature, souffrir d'équivoque ou de situations équivoques. Il faut donc faire notre choix."

Ces textes définissent le sens de l'action que doivent mener les socialistes *conséquents*. La lutte est engagée, et on peut être assuré que plusieurs d'entre nous la feront les armes à la main.

André MAJOR